

Concluons qu'autre chose est la création que requiert la créature au premier moment de son existence, autre chose le simple concours dont elle a besoin pour se maintenir dans l'être une fois reçu. On peut concevoir que ce simple concours, que nous ne prétendons pas définir, lui laisse une certaine part de réalité qui serve de fondement à son individualité et à sa liberté, tandis que la création continuée ne laissant pas, un seul instant, à la créature la possession de son être, absorbe nécessairement toute réalité au sein de cette immanence de la causalité divine.

Par tout ce qui précède, on voit déjà, et on verra mieux encore par l'histoire de son école, la tendance de Descartes à dépouiller les substances créées, sans en excepter l'âme humaine, de toute force et de toute activité pour faire de Dieu l'unique cause. Descartes a eu le tort de séparer l'idée de substance de l'idée de cause, Leibniz en les réunissant dans l'idée de force, corrigera le vice essentiel de la métaphysique cartésienne.

CHAPITRE VII

Les bêtes machines. — Réflexions sur la question de la nature des bêtes et leurs rapports avec l'homme. — Tendance des philosophes empiriques, anciens et modernes, à mettre la bête au niveau de l'homme. — Montaigne, Charron, Gassendi. — Excès contraire de Descartes. — Hors l'âme humaine point d'âme, point de principe de vie. — L'animal pur mécanisme. — L'École et le sens commun contre l'automatisme. — Sentiment d'Aristote. — Objections et réponses. — Descartes a-t-il inventé l'automatisme, ou l'a-t-il emprunté, soit aux anciens, soit à Gomez Pereira ? — Raisons morales et théologiques des cartésiens en faveur de l'automatisme. — Prétendu danger, pour l'immortalité de l'âme humaine et pour la Providence divine, d'accorder une âme à l'animal. — Automatisme en théorie et en pratique de Malebranche. — Cruautés cartésiennes de Port-Royal sur les animaux. — Plaisanteries du P. Daniel contre l'automatisme. — Dissidences au sein même de l'école cartésienne sur l'automatisme. — Embarras de l'École pour donner à l'animal une âme qui ne soit ni esprit ni corps. — Protestations de madame de Sévigné et de La Fontaine contre l'automatisme. — Écrits innombrables pour ou contre. — Rétorsion par les sceptiques et les matérialistes des prétendues utilités morales et théologiques de l'automatisme. — Bayle et Lamettrie. — Lien de l'automatisme avec la métaphysique de Descartes. — Nécessité d'accorder une âme aux bêtes. — Limites de l'intelligence des bêtes. — Supériorité et excellence des facultés de l'âme humaine. — De l'immortalité métaphysique et de l'immortalité morale. — Leibniz renoue la chaîne des êtres brisée par Descartes.

Il faut faire une place, entre la métaphysique et la physique, à la question de la différence de l'homme et de la bête. Ici nous rencontrons cette hypothèse des bêtes machines qui a eu un si grand retentissement dans la philosophie du dix-septième siècle. Après l'homme lui-même, il semble que rien, dans toute la nature, ne soit plus digne de la considération du philosophe que la nature de l'animal.

Quels sont ces êtres singuliers, si différents de nous, qui néanmoins possèdent ou semblent posséder, en commun avec nous, le mouvement et la vie, et même des sensations, des besoins, des passions analogues aux nôtres? Quelle place leur assigner, dans la création, au-dessus des êtres inanimés et au-dessous de la nature humaine? Ces questions ont été souvent traitées par les anciens et par les modernes, mais presque toujours avec un esprit systématique et un parti pris d'avance. Selon l'idée qu'ils s'étaient faite de l'homme et de sa destinée, suivant leur secret désir de l'abaisser ou de l'élever, les philosophes et les naturalistes ont exalté les bêtes, ou les ont déprimées outre mesure. Tels furent, parmi les premiers, les Épicuriens dans l'antiquité, Montaigne, Gassendi, Locke, et leurs disciples, dans les temps modernes. Parmi les seconds, on peut citer les stoïciens qui n'accordent aux bêtes que ce qui est dans la plante, et surtout les cartésiens qui en font de simples machines plus ou moins perfectionnées (1).

Pour ne parler ici que des prédécesseurs immédiats et des contemporains de Descartes, au seizième siècle, Rorarius, Laurent Valla, Étienne Pasquier, d'autres encore, avaient entrepris de prouver que les bêtes se servent mieux de la raison que les hommes (2). Telle est aussi la thèse soutenue par Montaigne dans l'apologie de *Raymond de Sébonde*. Il veut, dit-il, faire rentrer dans la presse des créatures l'homme qui, dans son orgueil, aspire à se mettre à l'écart, tandis qu'il y a plus de diffé-

(1) Pour les opinions des anciens sur l'intelligence des bêtes, consulter la thèse de M. Bredif, *De anima brutorum*, Alger, 1863, et le chap. II de la thèse de M. Gréard sur la morale de Plutarque, in-8°, Paris, 1866.

(2) Voici le titre de l'ouvrage de Rorarius : *Quod animalia bruta sæpe ratione utantur melius homine*. Libri duo, in-12. Valla, dans le chap. IX de sa *Dialectique*, soutient que les bêtes sont douées de raison. Étienne Pasquier, *Epistola ad Turnebum*, Campanella (*de sensu rerum*, lib. II, cap. III) douent les bêtes de grandes et nombreuses facultés. Bayle cite un petit livre d'Antoine Capella, intitulé : *Opusculum paradoxicum quod ratio participetur a brutis*, 1641. Consulter Fromondus, *De anima*, lib. III, in-4°, Lovani, 1649.

rence d'homme à homme que de bête à homme : « La manière de naître, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir, des bêtes étant si voisine de la nôtre, tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices et que nous ajoutons à notre condition au-dessus de la leur, ne peut aucunement partir du discours de la raison. » Il abonde en récits merveilleux, plus ou moins suspects, de l'intelligence et de l'instinct des animaux. L'instinct seul, sans l'intelligence, lui semble une démonstration en faveur de sa thèse. Si en effet l'animal agit par instinct, c'est que la nature lui a donné d'accomplir mieux, et sans effort, ce que l'homme ne peut accomplir qu'imparfaitement et avec plus d'effort, en quoi il faut voir un titre de supériorité de la bête sur l'homme.

Charron répète ce qu'a dit Montaigne. Il trouve lui aussi plus de différence d'homme à homme que d'homme à bête ; il est frappé du voisinage et du cousinage entre l'homme et les autres animaux (1). Gassendi a le même penchant à exagérer les sentiments et l'intelligence chez les animaux, et à prendre les impulsions aveugles de l'instinct pour des calculs de la raison (2). Comme Celse l'épicurien, réfuté par Origène, il suppose que les fourmis conversent entre elles, et même il leur attribue de longs raisonnements. Voltaire n'est pas moins favorable aux bêtes ; il se plaît à les comparer avec l'homme pour en tirer des arguments contre la spiritualité. Selon Condillac, les bêtes comparent, jugent, ont des idées, de la mémoire (3). On voit que la tendance commune de l'école empirique est de beaucoup donner à l'animal, comme de beaucoup ôter à

(1) *De la Sagesse*, liv. I, chap. VIII.

(2) Henri Morus, dans ses objections contre l'automatisme, semble croire aussi que les perroquets et les pies parlent avec réflexion. « Est-il possible, dit-il, que les perroquets ou les pies pussent imiter nos sons, s'ils n'entendaient et s'ils n'apercevaient pas par leurs organes ce que nous disons? » On connaît la risible histoire des conversations du perroquet du prince d'Orange sérieusement rapportée par Locke.

(3) Voir le *Traité des animaux*.

l'homme (1). Port-Royal indigné a lancé l'anathème contre cette doctrine impie qui élève la bête au niveau de l'homme. Mais, à son tour, il tombe dans un autre excès, à la suite de Descartes, en ne voyant dans les bêtes que de pures machines dépourvues d'intelligence, de sensibilité et même de vie.

En effet, Descartes, supprimant tous les intermédiaires entre la pensée consciente d'elle-même et réfléchie, telle qu'elle se manifeste dans l'homme, et l'étendue matérielle, assujettie aux seules lois du mouvement, ne veut admettre, ni dans l'homme, ni hors de l'homme, aucun principe inférieur de sentiment et d'intelligence, ni même aucune force instinctive et vitale. Il faut dire ici, en anticipant un peu sur l'exposition de sa physiologie, qu'il considère le corps humain tout entier, les impressions sur le cerveau, les fonctions des organes, comme un pur mécanisme, mis en jeu par les mouvements divers des fibres, des fluides, des esprits animaux qui découlent du cerveau dans les muscles, ou bien remontent du cœur dans le cerveau. Or, il prétend tout expliquer dans l'animal entier, comme dans le corps humain, considéré à part l'âme, par l'étendue et par le mouvement. Les animaux, d'après Descartes, ne sont donc que de simples machines soumises aux lois générales de la mécanique, comme celles qui sortent de la main des hommes; elles n'en diffèrent que par un degré supérieur de perfection. Si l'animal dépourvu de toute spontanéité et de toute initiative, accompli, à la vue d'un objet, un certain acte, c'est que cet objet a produit sur lui une impression, a mû un certain ressort, en vertu duquel les esprits animaux l'ont poussé à un certain mouvement. Une horloge composée de roues et de ressorts plus ou moins compliqués, qui ne marche que lorsqu'elle a été montée, et ne

(1) Hume développe avec prédilection les preuves en faveur de l'intelligence des animaux. (*Essais*, liv. II.)

Les bêtes sont aussi aujourd'hui très-bien traitées par l'école matérialiste, voir le chapitre sur l'âme animale de *Matière et force*, du docteur Büchner.

produit tel ou tel mouvement qu'autant que tel ou tel ressort a été poussé, voilà l'animal, selon Descartes, et comme dira La Fontaine :

Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.

Supposez un ouvrier assez habile pour construire une machine parfaitement semblable à toutes les parties d'un vrai animal; cette machine, fonctionnant comme cet animal lui-même, il serait impossible de distinguer l'un d'avec l'autre. Descartes n'hésite pas à l'affirmer dans la cinquième partie du *Discours de la Méthode* : « Et je m'étais ici particulièrement arrêté à faire voir, que, s'il y avait de telles machines, qui eussent les organes et la figure extérieure d'un singe ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen de reconnaître qu'elle ne serait pas en tout de même nature que ces animaux. » Il blâme Régis d'avoir dit : « qu'il y a une plus grande différence entre les choses vivantes et celles qui ne le sont pas, qu'entre une horloge, ou tout autre automate et une clef, une épée et tout autre instrument qui ne se remue pas de lui-même (1). »

Cette hypothèse n'était pas moins opposée au sens commun du vulgaire qu'à la philosophie de l'École qui, d'après Aristote, donnait à l'animal une âme sensitive. Mais c'est en vain que les adversaires de Descartes lui opposaient toutes ces industries merveilleuses, tous ces actes, si nombreux et si divers, qui semblent attester dans les animaux, non-seulement le sentiment, mais un commencement d'intelligence. Loin de s'avouer vaincu, il s'en empare, tout au contraire, comme d'un argument en faveur de sa doctrine. Plus les actes accomplis par les animaux sont merveilleux et surpassent l'industrie humaine, plus il lui paraît évident qu'ils sont le produit d'une action mécanique, dont il faut renvoyer toute la responsabilité et toute la gloire à l'auteur même de la machine et de ses divers ressorts. « Ce

(1) Édit. Cousin, t. VIII, p. 628.

qu'ils font mieux que nous, dit-il dans le *Discours de la Méthode*, ne prouve pas qu'ils ont de l'esprit, car, à ce compte, ils en auraient plus qu'aucun de nous et feraient mieux en toutes choses, mais prouve plutôt qu'ils n'en ont point et que c'est la nature qui agit en eux, selon la disposition de leurs organes, ainsi qu'on voit qu'une horloge, qui n'est composée que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que nous avec notre prudence (1). »

D'ailleurs, tous ces traits rapportés en l'honneur des animaux fussent-ils vrais, il n'en est pas un, selon Descartes, qui suppose nécessairement en eux la pensée, parce qu'aucune action extérieure ne suffit à prouver qu'un corps est autre chose qu'une machine, si ce n'est les paroles ou les signes d'une autre nature, à propos de sujets qui se présentent à nous, sans se rapporter à aucune passion. Or ce signe extérieur, seul caractéristique de l'existence de la pensée, n'appartient qu'à l'homme. « Car, bien que Montaigne et Charron aient prétendu qu'il y a plus de différence d'homme à homme que d'homme à bête, il ne s'est trouvé aucune bête si parfaite qu'elle ait usé de quelques signes pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût pas rapport à ses passions (2). » « Pour me persuader qu'une bête raisonne, a dit un cartésien, résumant, sous une forme piquante, l'argument du maître, il faudrait qu'elle me le dit elle-même (3). »

Telle est l'hypothèse des animaux-machines ou de l'automatisme des bêtes. Quelques cartésiens, entre autres André Martin et Pourchot, imaginèrent, pour l'accréditer, de soutenir qu'elle n'était rien moins que nouvelle, qu'on

(1) Malebranche reproduit cet argument : « Autrement il faudrait dire qu'il y a plus d'intelligence dans le plus petit des animaux, ou même dans une seule graine, que dans le plus spirituel des hommes. » (*Recherche de la Vérité*, liv. VI, 2^e partie, chap. VII.)

(2) Édit. Cousin, t. IX, p. 425.

(3) Chanet qui a réitéré de La Chambre dans un livre *De la connaissance et l'instinct des animaux*, in-12, La Rochelle, 1646.

la trouvait dans Diogène le Cynique, dans Sénèque, dans saint Augustin (1). Mais les passages qu'ils ont cités signifient seulement que l'animal est dépourvu de raison et d'âme intellectuelle, mais non pas de tout principe de vie et de sensibilité. Pour la première fois, on rencontre l'automatisme clairement exprimé, dans un ouvrage de Gomès Pereira, médecin espagnol, intitulé, du nom de son père et de sa mère, *Margarita-Antoniana* (2). Selon Pereira, si l'on prenait les actes extérieurs des brutes pour des signes de sensibilité et d'intelligence, on serait conduit à leur accorder autant de raison qu'à l'homme lui-même. Nous avons vu que Descartes raisonnait de la même manière; néanmoins il est probable qu'il n'a pas connu le livre de Pereira, et qu'il n'a emprunté à personne l'automatisme des bêtes qui se rattache étroitement à ses principes généraux sur la nature des êtres.

Ce n'est pas seulement par des raisons métaphysiques et physiologiques, mais par des raisons morales et théologiques, que Descartes s'efforçait de défendre l'automatisme : « Après l'erreur de ceux qui nient Dieu, il n'y en a point qui éloigne plutôt les esprits faibles du droit chemin de la vertu, que d'imaginer que l'âme des bêtes soit de la même nature que la nôtre, et que par conséquent nous n'ayons rien à craindre ni à espérer après cette vie, pas plus que les mouches et les fourmis; au lieu que lorsqu'on sait combien elles diffèrent, on comprend beaucoup mieux les

(1) Voici le passage de saint Augustin, cité par Pourchot : « Quod autem tibi visum est, non esse animam in corpore viventis animalis, quam videatur absurdum, non tamen doctissimi homines quibus id placuit, defuerunt, neque nunc arbitrator deesse. » (*De quantitate animæ*, cap. 30.) Rien ne prouve que l'opinion à laquelle saint Augustin fait ici allusion nie absolument tout principe de vie dans l'animal, mais, d'ailleurs, le chap. XXVIII du même ouvrage est intitulé : *Bestiæ vim sentiendi habent, non scientiam*.

(2) La 1^{re} édition est de 1554, Medina del Campo, *Margarita-Antoniana* avec les *Objections* de Michel Palacios, licencié de Salamanque, et *Mes invocations à Jésus*. L'ouvrage se divise en trois parties : 1^o Quelle est la distinction propre de l'homme et de l'animal; 2^o si les bêtes sentaient, il n'y aurait pas de distinction entre elles et l'homme; 3^o de la cause du mouvement des bêtes.

raisons qui prouvent que la nôtre est d'une nature entièrement indépendante du corps, et que par conséquent elle n'est pas sujette à mourir avec lui ; puis, d'autant qu'on ne voit point d'autres causes qui la détruisent, on est porté naturellement à juger de là qu'elle est immortelle (1). » Voici encore un autre avantage moral qu'il fait valoir en faveur de son sentiment sur les animaux auquel il veut intéresser tous ceux qui les mangent : « Mon opinion n'est pas si cruelle aux animaux qu'elle est favorable aux hommes, puisqu'elle les garantit du soupçon même de crime quand ils mangent et tuent les animaux (2). »

Quelques théologiens goûtèrent ces raisons morales ; ils jugèrent, d'accord avec Descartes, qu'il y avait danger pour la dignité de l'âme humaine et pour le dogme de l'immortalité, à admettre l'existence d'une âme, soit matérielle, soit spirituelle, dans l'animal (3). En effet, la faisait-on matérielle, et par conséquent périssable, il était à craindre que les libertins et les impies n'en conclussent, par analogie, la matérialité de l'âme humaine ; la faisait-on au contraire spirituelle et immortelle, on égalait les destinées de l'animal et celles de l'homme, on mettait l'âme de la bête au même rang que l'âme humaine. Enfin ils crurent aussi y découvrir des utilités théologiques pour la défense de la Providence et de la justice divine. Ainsi, selon le P. André Martin, auteur de la *Philosophia christiana*, et le P. Poisson, de l'Oratoire, qui a commenté le *Discours de la Méthode*, Dieu étant juste, la souffrance est une preuve nécessaire du péché, d'où il suit que les bêtes n'ayant pas péché, les bêtes ne peuvent souffrir, et en conséquence sont de pures machines.

Un philosophe cartésien hollandais, Darmanson, semble

(1) *Discours de la Méthode*, 5^e partie.

(2) Édit. Cousin, t. X, p. 208. 1^{re} Réponse à Morus.

(3) Daniel Sennert, pour avoir soutenu l'immortalité de l'âme des bêtes, fut accusé de blasphème et d'impiété par Freytag et le P. Honoré Fabri. Voir le *Dictionnaire critique* de Bayle, art. SENNERT ; dans les notes, il est question des controverses au sujet de l'immortalité de l'âme des bêtes.

avoir pris la tâche de faire triompher l'automatisme par des arguments empruntés à la théologie (1). Il prétend démontrer que, si les bêtes avaient une âme, notre âme ne serait pas immortelle, et Dieu ne serait pas Dieu, parce qu'il ne s'aimerait pas lui-même, parce qu'il ne serait pas constant, parce qu'il serait injuste. Malebranche insiste sur l'argument des PP. Poisson et André Martin : « Les animaux étant innocents, comme tout le monde en convient, s'ils étaient capables de sentiment, il arriverait que, sous un Dieu infiniment juste et tout-puissant, une créature innocente souffrirait de la douleur, qui est une peine et la punition de quelque péché. Les hommes sont d'ordinaire incapables de voir l'évidence de cet axiome : *Sub justo Deo quisquis, nisi mereatur, miser esse non potest*, dont saint Augustin se sert avec beaucoup de raison contre Julien, pour prouver le péché originel et la corruption de notre nature (2). » Les bêtes, disait-il spirituellement, auraient-elles donc mangé du foin défendu (3) ? Un jour Fontenelle et Malebranche entraient ensemble à l'Oratoire Saint-Honoré ; la chienne de la maison vint caresser Malebranche qui l'accueillit avec des coups, quoiqu'elle fût pleine, et lui arracha des cris plaintifs. Comme Fontenelle paraissait s'en émouvoir, celui-ci lui dit froidement : « Eh quoi ! ne savez-vous pas bien que cela ne sent point (4) ? »

En vertu de l'automatisme, on était à Port-Royal sans pitié pour les animaux ; on ne s'y faisait plus scrupule

(1) *La bête transformée en machine*, divisé en deux dissertations prononcées à Amsterdam par Darmanson, dans ses conférences philosophiques, 1683.

(2) *Recherche de la Vérité*, liv. III, chap. II. Telle est aussi, à ce qu'il semble, la pensée de La Fontaine dans ce vers de *Philon et Baucis* :

Les animaux souffrir ! passe encor les humains.

(3) Supposer une âme aux bêtes, c'est les humaniser, selon Malebranche. « C'est faire de votre chien un petit homme à grandes oreilles et à quatre pattes. » (1^{er} Entretien sur la mort.)

(4) *Mémoires de l'abbé Trublet sur Fontenelle*, 1 vol. in-12. Malebranche, dit Bernardin de Saint-Pierre, comparait les cris douloureux d'un chien frappé aux sons que rend une cloche dans la même circonstance.

pule de disséquer des bêtes vivantes et de fouiller dans leurs entrailles palpitantes. Qu'étaient leurs cris et leurs convulsions, d'après le système du maître, sinon un bruit de rouages et de ressorts qui se brisent (1)? Il semble même que nul sentiment de Descartes n'ait été accueilli avec plus de ferveur à Port-Royal. Arnauld le soutenait avec vivacité; Pascal lui-même, à ce que nous apprend Marguerite Périer, était de l'avis de Descartes sur l'automate.

Voici un des exemples de syllogisme donné par la *Logique de Port-Royal*: « Nulle matière ne pense; toute âme de bête est matière; donc nulle âme de bête ne pense.

Dans son *Voyage du monde de Descartes*, le P. Daniel fait spirituellement allusion à toutes ces cruautés cartésiennes sur les animaux. A peine l'âme de son héros est-elle rentrée dans son corps, et s'est-elle logée dans la glande pinéale, qu'il se sent tout à coup transformé en cartésien et prend toutes les manières de la secte. Auparavant il était si tendre qu'il ne pouvait pas seulement voir tuer un poulet. Mais, étant persuadé que les bêtes n'ont ni connaissance ni sentiment, il pense dépeupler de chiens la ville où il était, pour faire des dissections anatomiques, sans aucun sentiment de compassion (2). Il faut faire cependant une exception en faveur de quelques cartésiens, dont l'âme plus tendre n'est pas sans scrupule au sujet des cruautés que pourrait autoriser l'automatisme. Tel est Norris qui conjure de traiter néanmoins ces pauvres créatures comme

(1) « Il n'y avait guère de solitaire qui ne parlât d'automate. On ne faisait plus une affaire d'abattre un chien. On lui donnait fort indifféremment des coups de bâton, et on se moquait de ceux qui les plaignaient comme si elles eussent senti de la douleur. On disait que c'étaient des horloges, que ces cris qu'elles faisaient n'étaient que le bruit d'un petit ressort qui avait été remué, mais que tout cela était sans sentiment. On élevait de pauvres animaux sur des ais par les quatre pattes pour les ouvrir tout vivants et voir la circulation du sang qui était une grande matière d'entretien. » (*Mémoires de Fontaine.*) Nous croyons que l'automatisme des cartésiens n'a pas peu contribué à étendre et propager l'usage des vivisections.

(2) *Voyage du Monde de Descartes*, 4^e partie.

si elles étaient pourvues de sentiment (1). Tel est aussi Lelevel qui veut faire la part de la logique et la part de la pitié: « Quand il s'agit de la conservation d'un animal, suivez le préjugé qui vous lui fait attribuer du sentiment et de la connaissance. Mais quand vous voudrez raisonner, gardez-vous de lui attribuer ni l'un ni l'autre, autrement vous confondrez tout (2). »

Pour quelques cartésiens, l'automatisme était devenu comme un dogme, ou tout au moins comme un principe dont il n'était pas plus permis de douter que de la règle de l'évidence et de la preuve de l'existence de Dieu. De là encore ces plaisanteries du P. Daniel: « Je me suis persuadé que le point essentiel du cartésianisme, et comme la pierre de touche dont vous vous servez, vous autres chefs de parti, pour reconnaître les fidèles disciples de votre grand maître, c'est la doctrine des automates qui fait de pures machines de tous les animaux en leur ôtant tout sentiment et toute connaissance. Quiconque a assez d'esprit ou d'entêtement pour ne trouver nulle difficulté à ce paradoxe, a aussitôt votre agrément pour se faire partout l'honneur du nom de cartésien. On ne peut penser de la sorte qu'on n'ait les véritables et les claires idées du corps et de l'âme, et qu'on n'ait pénétré la démonstration que donne le grand Descartes de la distinction qui est entre ces deux espèces d'êtres. Sans cela il est impossible d'être cartésien, et avec cela il est impossible de ne pas l'être (3). »

Ajoutons cependant qu'au sein même de l'école de Descartes, ce paradoxe a soulevé des doutes, et même des oppositions, non pas seulement au nom de la pitié, mais au nom de la science et de la raison. Je citerai en France, Régis, Bossuet, Fénelon, Fontenelle et le P. André. Régis, d'ailleurs si exact et si zélé cartésien, n'ose cependant absolument nier l'existence d'une âme dans les bêtes, et

(1) Voir dans le II^e volume le chapitre 26 sur le cartésianisme anglais.

(2) *La Philosophie moderne*, 2 vol. in-12, Toulouse, 1729, vol. I, p. 142.

(3) *Suite du Voyage autour du monde de Descartes*, lettre 1^{re} touchant la connaissance des bêtes; in-12, Paris, 1690.